LE PRISONNIER,

FRC.2.12552.1 B
Case FRC 1821

OU

LA RESSEMBLANCE;

COMÉDIE.

En un acte et en prose, mêlée de chants; jouée sur le théâtre Favart, le 10 pluviose, an VI.

Parole du Citoyen Alex. Duval, *musique du Citoyen* Domenico della Maria.

Prix, 24 s.

A AMSTERDAM,

Chez le FRANC, Libraire.

An VI. — 1798.

THE NEWBERRY LIBRARY

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BLINVAL.	C.ns ELLEVIOU.
LE GOUVERNEUR.	CHENARD.
GERMAIN.	MOREAU.
MURVILLE.	SAINT-AUBIN.
UN CAPORAL.	
UN VALET.	
M.me BELMONT.	C.nes DUGAZON.
ROSINE.	SAINT-AUBIN.

La Scène est à Sorrento, près de Naples.

LE PRISONNIER,

OU

LA RESSEMBLANCE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente une salle proprement meublée ; au côté droit de la scène, à la première coulisse, est une porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSINE, *seule.*

TANDIS que maman est chez le Gouverneur, allons à la croisée du petit escalier; j'entendrai peut-être chanter mon prisonnier du château. C'est bien mal à ce Gouverneur de retenir en prison un si joli garçon.

SCENE II.

GERMAIN, ROSINE.

GERMAIN, *en dehors.*

HOLA! eh! quelqu'un.

ROSINE.

Qui nous arrive ?

GERMAIN *parlant à la coulisse.*

Apportez ma valise, prenez soin de mon cheval, et qu'on nous prépare à souper à tous les deux.

ROSINE.

Chez qui croyez-vous être ?

GERMAIN.

Chez madame Belmont, veuve aimable, riche, qui a une fille, la perle du canton, dont je me fais gloire d'être l'humble serviteur.

ROSINE.

Et qui êtes-vous, monsieur ?

GERMAIN.

L'ambassadeur de l'amour, le courrier de l'hymen. Vous voyez en moi le fidèle valet du capitaine Murville, Germain, pour vous servir.

ROSINE.

Ah ! vous venez de la part de notre cousin Murville.... Je vais envoyer chercher ma mère, vous l'attendrez ici. (*à part.*) Profitons de ce dernier moment pour faire un tour à notre croisée. (*Elle sort.*)

SCENE III.

GERMAIN *seul.*

Pourquoi diable monsieur de Murville m'a-t-il fait prendre les devants ? Qui le retient à Naples ? Oh ! je m'en doute, c'est l'emprisonnement de son ami Blinval, de cet étourdi qui manquant à la subordination... L'affaire est très-grave ! Mais comme cet officier s'est toujours distingué, comme mon maître n'a point oublié qu'il lui sauva la vie dans la dernière bataille, il fera tout pour obtenir la liberté de cet imprudent jeune homme. Eh ! mais, c'est dans ce pays qu'il est détenu ; il habite le château de Sorrento, si je pouvois le voir..... Oh ! les ordres sont trop sévères.

SCENE IV.

BLINVAL, GERMAIN.

BLINVAL.

Il est en veste jaune à la hussarde, il à les cheveux retroussés et en désordre, la cravatte nouée négligemment ; il est enfin dans ce désordre décent que l'on admet à la scène. — Il arrive par la porte qui est à la première coulisse.

Cet appartement-ci vaut l'autre. Est-ce un rêve ? (*Il fait le tour de l'appartement.*) Passer d'une prison dans un séjour enchanteur ! Je m'y perds.

GERMAIN, *sans voir Blinval.*

Il est fou, étourdi ; mais il est aimable.

BLINVAL.

Qui pourroit jamais s'imaginer que cette maison agréable communique à la plus odieuse prison ?

GERMAIN.

Moi, je l'aime ce monsieur Blinval ; il est gai !

BLINVAL.

Blinval ! qui m'appelle ?

COMÉDIE.

DUO.

GERMAIN.

O ciel ! ma surprise est extrême.

BLINVAL.

Mais c'est lui, j'en suis certain.

GERMAIN.

C'est monsieur Blinval lui-même.

BLINVAL.

C'est ce maraud de Germain.

GERMAIN.

Dites, par quelle aventure
Vous êtes dans la maison !
Je vous croyois, je le jure,
Dans une étroite prison.

BLINVAL.

Dis-moi par quelle aventure
Je suis dans cette maison ?
Le gouverneur, je t'assure,
Me croit toujours en prison.

GERMAIN.

Je n'entends rien, je vous jure,
A ce singulier jargon.

BLINVAL.

Tu sauras mon aventure ;
Mais dis-moi vîte le nom
Des maîtres de la maison ?

GERMAIN.

Vous êtes chez une dame,
Veuve d'un monsieur Belmont ;
C'est une assez bonne femme,
On le dit dans ce canton.

BLINVAL.

Si tu connois la famille,
Dis-moi, sans perdre de tems,
N'a-t-elle pas une fille
Qui n'a pas plus de seize ans ?

GERMAIN.

Elle s'appelle Rosine
Et brille de mille attraits ;
Mais je vois à votre mine
Que vous avez vu ses traits.

BLINVAL.

O trop heureuse aventure !
En dépit de ma prison,
Je verrai, je te le jure,
La fille de la maison.

GERMAIN.

Quelle est donc cette aventure ?
Il devroit être en prison :
Je n'entends rien, je le jure,
A son singulier jargon.

GERMAIN.

Mais enfin contez-moi par quel prodige je vous trouve ici ?

BLINVAL.

Oh ! c'est vraiment un prodige. Ecoute : confiné dans une des salles basses de la grande tour, là, près du fossé, je vis un jour à une petite fenêtre de cette maison, une jeune fille ; elle avoit les yeux fixés sur moi ; son attention me flatta ; je lui témoignai ma reconnoissance, en improvisant quelques méchans couplets. Tous les jours nouveaux regards, nouvelles chansons. Sa vue, le desir de la liberté me rendirent ma prison insoutenable. Dans un de ces momens d'ennui, d'impatience, je brisai l'un des misérables meubles qui décorent ma triste demeure. Parmi ses débris, un papier frappe mes yeux, je l'ouvre, et je lis : *A l'infortuné qui me remplacera.* — Si tu veux ta liberté, me dit-on, elle est en ton pouvoir. J'ai habité dix ans cette même chambre, l'honneur m'y retenoit ; mais l'amour prit le soin d'adoucir ma prison. Toi que les mêmes motifs ne peuvent retenir, apprends qu'une secrète issue peut te conduire à la maison voisine. — Il m'indique alors les moyens de sortir, je lève sans beaucoup d'efforts une dalle de pierre ; je descends, je parcours un étroit souterrain, je remonte bientôt, une porte se présente ; j'en presse le bouton, le ressort part et je me trouve dans l'appartement voisin, sans savoir où je suis, ce que je ferai, ce que je dirai et comment tout cela finira.

GERMAIN.

Et c'est dans cette chambre que vous êtes arrivé ?

BLINVAL *la montrant du doigt.*

Celle-là même. — C'est une chambre à coucher.

GERMAIN *allant à la porte et l'ouvrant*

Cette issue qui communique de cette chambre à votre prison, seroit-elle connue ?

BLINVAL.

Cela n'est pas probable.... — Elle est masquée par une glace.

GERMAIN *réfléchissant.*

Ah ! c'est une femme qui par amour.... En effet, j'ai entendu dire à votre ami Murville que madame Belmont avoit acheté cette maison d'une jeune dame.... La porte secrète, le souterrain.... tout s'explique. — Mais qu'allez-vous devenir ? votre intention est-elle de vous dérober ?

BLINVAL.

Aucunement. — Ainsi que mon prédécesseur, l'honneur me retient au château ; mais je veux comme lui que l'amour adoucisse les rigueurs de ma détention.

GERMAIN

Et croyez-vous que madame Belmont soit d'humeur ?...

BLINVAL.

Il est vrai qu'elle ne consentira jamais.... Mais tais-toi, qui t'amène à Sorrento?

GERMAIN.

Un mariage. — Votre ami Murville est le cousin de madame Belmont. Depuis long-tems ils étoient divisés par un procès; ils ont été obligés de s'écrire à ce sujet. Les premières lettres ont été froides, les secondes plus honnêtes; dans les troisièmes, on a parlé d'arrangemens, d'amour; bref, ils sont convenus de terminer à l'amiable par un mariage de raison.

BLINVAL.

C'est charmant. Et quand doit-il arriver?

GERMAIN.

Il ne m'a pas dit le jour; je l'ai dévancé pour des affaires particulières....

BLINVAL.

Et se sont-ils vus quelquefois?

GERMAIN.

Jamais.

BLINVAL.

Ils ne se sont pas vus! Je suis sauvé; me voilà en pied dans la maison.

GERMAIN.

Que dites-vous donc?

BLINVAL.

Tu ne m'entends pas; afin de n'être pas chassé et resserré peut-être dans une étroite prison, je me fais passer pour Murville; on m'accueille, on me reçoit, on me fête....

GERMAIN.

Et l'on vous épouse peut-être?

BLINVAL.

Oh! Je sais respecter les droits de l'amitié; mais je verrai ma charmante inconnue, je lui parlerai; enfin, je respirerai au moins quelque tems un air plus libre et plus pur.

GERMAIN.

(*Il commence à faire nuit*).

Oui, l'on visitera votre prison, on ne trouvera personne, on découvrira l'issue....

BLINVAL.

On ne vient qu'une fois par jour m'apporter ma nourriture, et d'ici à demain midi....

GERMAIN.

Mais cette ruse peut-elle réussir? Vêtu de la sorte, dans ce négligé de prison, pouvez-vous passer pour le capitaine?

BLINVAL.

Mon histoire est toute faite. J'ai été pillé par des voleurs, ils ne m'ont rien laissé.

GERMAIN.

Vous n'êtes jamais embarrassé, vous avez réponse à tout; mais ma délicatesse...

BLINVAL.

Peut se payer. Cinquante louis pour le secret.

GERMAIN.

Et vous prenez tout sur votre compte.

BLINVAL.

Sois tranquille.

GERMAIN.

Soit. Tout nous seconde. Les domestiques sont absens, ils sont allés chercher madame Belmont; on croira que pendant ce tems vous êtes arrivé; mais on vient, c'est notre veuve: attention, et commencez votre rôle.

SCENE V.

Mme. BELMONT, LES PRÉCÉDENS.

Mme. BELMONT, *précédée d'un domestique qui porte des lumières; il les met sur la table.*

C'ÉST vous sans doute, messieurs, qui demandez à me parler.

GERMAIN.

Oui, madame, c'est moi qui venois joyeusement vous annoncer l'arrivée de monsieur Murville; mais... ô ciel!...

Mme. BELMONT.

Vous m'effrayez... Lui seroit-il arrivé quelque accident? parlez...

GERMAIN.

Hélas! monsieur, parlez vous-même, car je n'en ai pas le courage.

Mme. BELMONT.

Quoi! c'est vous, mon cousin?...

BLINVAL.

C'est moi-même, ma cousine; mais vous voyez dans quel état...

Mme. BELMONT.

Quel est donc ce malheur?

BLINVAL.

L'amitié, l'amour, le desir, tout me pressoit d'arriver; lorsque les voleurs...

Mme. BELMONT.

Des voleurs!...

BLINVAL.

Oui, des voleurs... m'ont arrêté à quelques lieues d'ici.

GERMAIN.

Quelques momens plus tard, je partageois son sort.

Mme. BELMONT.

Des voleurs !...

TRIO.

BLINVAL.

Dans les détours du bois prochain,
Tantôt de mon coursier agile,
Je guidois le pas incertain ;
L'amour me montroit votre asyle
Et charmoit l'ennui du chemin.

Mme. BELMONT riant.

L'amour lui montroit cet asyle
Et charmoit l'ennui du chemin.

GERMAIN.

A mentir comme il est habile !
L'amour le guidoit en chemin.

BLINVAL.

Tout-à-coup à ma vue
Se montrent vingt brigands ;
Vingt glaives effrayans
Me ferment l'avenue.

Mme. BELMONT.

Vingt glaives effroyans !
Que mon ame est émue !

GERMAIN.

Des verroux effrayans
Lui fermoient l'avenue.

BLINVAL.

Alors je les attends ;
Et soudain mon épée
Est de leur sang trempée.
En vain j'entends
Les juremens
Les hurlemens
De ces brigands.

GERMAIN.

Ah ! comme il ment !

BLINVAL.

Je me défends avec courage ;
Pan, pan, pan, pan.

Mme. BELMONT.

Ah ! quelle affreuse image !
J'en tremble en ce moment.

GERMAIN.

Ah ! quel affreux carnage
Il fait en ce moment !

BLINVAL.

Mais le nombre m'accable ;
Le crime est le plus fort :
La troupe impitoyable
Me laissant là pour mort,
Prend son butin coupable.
Et s'enfuit sans remord.
Si la céleste providence,

Pour notre hymen sauva mes jours.
A vos pieds je promets d'avance
De les consacrer aux amours.

Mme. BELMONT.

Si la céleste providence
A daigné conserver vos jours,
Elle a protégé l'innocence :
Ah ! c'est ce qu'elle fait toujours.

GERMAIN.

Je ris de cette confiance
Qu'elle apporte à tous ses discours ;
Mais, hélas, à son innocence
Elle ne croira pas toujours.

Mme. BELMONT.

Quel accident fâcheux ! mais comment se fait-il que vous n'êtes point blessé ?

BLINVAL.

Ces misérables, après m'avoir terrassé, m'ont dépouillé. L'approche de quelques cavaliers les a forcés de fuir. J'ai trouvé dans ces voyageurs des secours prompts ; et à quelque fatigue près, il ne me reste aucun souvenir de ma triste aventure.

Mme. BELMONT *à part.*

Il est plus jeune que je ne croyois. Je prends bien de la part...

BLINVAL.

Je m'attendois à cette réception. Votre bonté...

Mme. BELMONT.

Une dernière lettre a dû vous prouver l'estime particulière que je faisois de vous.

BLINVAL, *à part.*

Ahi ! (*A madame Belmont.*) Ne parlons pas de cela devant... Le plus pressé est, je crois, de trouver les moyens de m'avoir un habit décent ; car, en vérité, je n'ose me regarder ; j'ai l'air...

GERMAIN *à part.*

D'un échappé de prison.

Mme. BELMONT.

Ce bourg est misérable, et il sera difficile... Mais je n'y songe pas : mon frère, à son dernier voyage, a laissé dans son appartement quelques habits .. S'ils pouvoient vous convenir...

BLINVAL.

Quels qu'ils soient, ils me conviendront.

Mme. BELMONT *à Germain.*

Dites à ma fille qu'elle vous ouvre le cabinet bleu ; là, vous prendrez tout ce que vous jugerez convenable à votre maître.

Germain sort.

SCENE VI.

Mme. BELMONT, BLINVAL.

Mme. BELMONT.

Maintenant que nous voilà seuls, nous pouvons parler de nos affaires.

BLINVAL.

Sans doute; mais dans cet instant, je suis encore tout étourdi de mon aventure. Ces diables de voleurs m'ont dérangé la cervelle.

Mme. BELMONT.

Je le conçois.

BLINVAL.

D'ici à quelques jours je ne serois pas étonné de répondre tout de travers à vos questions.

Mme. BELMONT.

Oh! elles se borneront à savoir si vous êtes d'avis d'envoyer une procuration au notaire.

BLINVAL.

Oui... oui; c'est assez mon avis.

Mme. BELMONT.

Vous consentez donc à garder la métairie?

BLINVAL.

La métairie? Eh bien, oui; gardons la métairie. Je ne vois pas d'inconvénient à garder la métairie.

Mme. BELMONT.

Mais alors quels seront les avantages de ma fille? elle a des droits...

BLINVAL *vivement.*

Les plus grands: c'est un enfant si aimable; sa physionomie est si tendre, si douce, si belle, si intéressante...

Mme. BELMONT.

Quel transport! et comment savez-vous tout cela? vous ne l'avez pas encore vue.

BLINVAL *à part.*

Etourdi! (*Haut.*) C'est d'après le portrait que Germain m'en a fait tantôt; mais si vous m'en croyez, cousine, nous laisserons-là notre procès.

Mme. BELMONT.

Il n'est pas question du procès.

BLINVAL.

Ah! ce n'est donc pas du procès!... Je vous l'ai dit d'avance, j'ai la tête si frappée...

Mme. BELMONT.

Eh bien! laissons cela.

BLINVAL, *d'un air tendre.*

Parlons de nous : cela vaut beaucoup mieux.

Mdme. BELMONT.

J'y consens. D'ailleurs vos lettres marquées au coin de la sagesse, me permettent toute franchise Sans nous être jamais vus, nous nous connoissons beaucoup ; quelque chose m'étonne de votre part.

BLINVAL.

Quoi donc ?

Mdme. BELMONT.

Je m'attendois d'après vos lettres mêmes, à trouver dans mon cousin un homme mûr, un homme de quarante ans au moins, et vous avez l'air tout jeune.

BLINVAL.

Il est vrai que je suis assez frais pour mon âge. Au reste, ce n'est pas un grand malheur.

Mdme. BELMONT, *souriant.*

Non. Cependant comme la raison et l'amitié ont plus de part à notre union que l'amour, je serois presque tentée de regarder votre jeunesse comme un défaut.

BLINVAL.

Comme un défaut ! toutes les femmes ne pensent pas comme vous.

Mdme. BELMONT.

Ecoutez :

Il faut des époux assortis
Dans les liens du mariage ;
Vieilles femmes, jeunes maris
Feront toujours mauvais ménage.
On ne voit point le papillon
Sur la fleur qui se décolore ;
Rose qui meurt cède au bouton,
Les baisers de l'amant de Flore.

Ce lien doit être plus doux
Pour un vieillard qu'amour enflamme ;
On voit souvent un vieil époux
Etre aimé d'une jeune femme.
L'homme à sa derniere saison
Par mille dons peut plaire encore :
Ne savons-nous pas que Titon
Rajeunit auprès de l'Aurore ?

BLINVAL.

Aux époux unis par le cœur,
Le tems fait blessure légère ;
On a toujours de la fraîcheur,
Quand on a le secret de plaire.
Rose qui séduit le matin,
Le soir peut être belle encore :
L'astre du jour, à son déclin,
A souvent l'éclat de l'aurore.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, GERMAIN.

GERMAIN.

(*Germain apporte une redingotte brune.*)
Madame, je n'ai trouvé dans l'appartement que ce vêtement.

BLINVAL.

Je n'oserai me permettre.

Mdme. BELMONT.

Il le faut bien. Vous préparerez cet appartement, c'est celui de votre maître.

BLINVAL *à part.*

O bonheur! c'est là qu'aboutit l'issue secrète....

Mdme. BELMONT.

Je vous laisse. Je vais prévenir ma fille de votre arrivée. Vous savez qu'un beau-père...

BLINVAL.

J'ose me flatter qu'elle ne verra pas son beau-père de très-mauvais œil.

Mdme. BELMONT.

Je vais l'engager à vous rendre ses devoirs.

BLINVAL, *riant.*

Ah! ses devoirs! vous me ferez plaisir.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

GERMAIN, BLINVAL.

BLINVAL, *devant la glace de l'appartement, se dispose à prendre l'habit et remet sa cravatte.*

Allons, Germain, vîte à ma toilette. Ne me trouves-tu pas maintenant un air plus posé, plus raisonnable?

GERMAIN.

L'air raisonnable! ah! Monsieur, vous ne l'aurez jamais.

BLINVAL.

Je veux pourtant devenir plus sensé.

GERMAIN.

Comment ferez-vous?

BLINVAL.

Je me marierai. Il faut faire une fin. Six mois de retraite forcée m'ont appris à réfléchir.

GERMAIN.

Il le falloit bien: vous n'aviez que cela à faire.

BLINVAL.

C'est à cette intéressante Rosine qui fut seule ma consolatrice, que je prétends offrir et ma main et mon cœur. Oh! il est tems de s'amender.

RONDEAU.

Oh! c'en est fait, je me marie;
Je veux vivre comme un Caton:
S'il en est un pour la folie,
Il en est un pour la raison.
Par le mariage
Une fille sage
Peut dans mon ménage
M'offrir le bonheur.
Bientôt cette belle
Et douce et fidèle,
Sait fixer près d'elle
Mes pas et mon cœur.
Oh! c'en est fait, etc.

Chez moi tout prospère:
Cette épouse chère
Me rendra le père
D'aimables enfans.
Ma main les caresse;
Bientôt leur jeunesse
Donne à ma vieillesse
Les plus doux instans.
Oh! c'en est fait, je me marie;
Je veux vivre comme un Caton:
S'il est un tems pour la folie,
Il en est un pour la raison.

GERMAIN.

Voilà de beaux projets; mais en attendant cette réforme, combien comptez-vous rester dans la maison?

BLINVAL.

Le plus long-tems que je pourrai. Le ciel seconde ma ruse; car, tu le vois, on m'a donné l'appartement qui communique à la tour. Toutes les fois que ma présence y sera nécessaire, je m'enfermerai dans ma chambre; je retournerai à ma prison; j'en reviendrai, sans que personne, tant ici qu'au château, puisse jamais découvrir et la porte secrète et le souterrain qui m'y conduisent.

GERMAIN.

Mais, monsieur de Murville arrivant, on connoîtra la supercherie, on me chassera, on vous emprisonnera.

BLINVAL.

Je ne risque rien, moi, mon sort ne peut pas devenir plus rigoureux; et dussé-je ne passer qu'un jour dans cette maison agréable, dussé-je ne dire qu'un mot à l'aimable Rosine, c'est

un instant de plaisir qui me paroît d'autant plus doux, que je le dérobe à mon mauvais destin.

GERMAIN.

Mais moi qui suis en liberté, et qui, graces au ciel n'ai point de maîtresse, je risque fort, en servant vos projets, d'aller vous rejoindre en prison.

BLINVAL *vivement.*

J'en serois enchanté, tu me tiendrois compagnie.

GERMAIN.

Belle consolation! Mais on vient; c'est votre belle-fille.

BLINVAL.

Belle! c'est le mot.

GERMAIN.

Vous n'avez plus besoin de moi. Vous voilà installé dans la maison; moi, je vais m'installer dans l'office.

SCENE IX.

ROSINE, BLINVAL.

ROSINE.

Voici celui qui doit être mon beau-père... Approchons.

BLINVAL.

Quelle sera sa surprise! Elle ne pourra jamais croire que je suis ce prisonnier... dont les romances... Elle m'a vue de si loin. Tâchons de savoir d'abord si je suis aimé.

ROSINE.

O ciel! dois-je en croire mes yeux!

BLINVAL.

Qu'avez-vous donc, ma belle-fille!

ROSINE *à part.*

Voilà ses traits, voilà ses yeux.

BLINVAL.

J'ai peut-être un air de famille.

ROSINE.

Qui voit l'un, les voit tous les deux,
Doux effets de la ressemblance:
Mon cœur s'émeut en le voyant.

BLINVAL *à part.*

Tant de beauté, tant d'innocence,
Me rendront à jamais constant. (*Haut.*)
Aimerez-vous votre beau-père:

ROSINE.

Je n'en sais rien en vérité.
(*A part.*) Ah! que mon cœur est agité!

BLINVAL *à part.*

Comme son cœur est agité!
(*Il lui prend la main.*)
Mon bonheur sera de vous plaire:
Chère Rosine, je veux un jour

Etre digne de votre amour.

ROSINE.

Je sens mon cœur qui palpite ;
Ses traits, sa voix, tout est là ;
Mais il bat encore plus vîte !
Je n'entends rien à cela.

BLINVAL.

Je sens mon cœur qui palpite
Quand je tiens cette main là ;
Mais il bat encoré plus vîte !
Je comprends bien fort cela.

ROSINE.

Si je ne l'avois pas vu ce matin à la fenêtre de sa prison, je crois...

BLINVAL *à part.*

Comme elle me regarde ! quel danger de lui avouer... Mais voici ma future... soyons prudens.

SCENE X.

MME. BELMONT, LES PRÉCÉDENS.

Mme. BELMONT.

Je viens vous prévenir, mon cousin, que nous avons ce soir un convive.

BLINVAL.

Et qui donc ?

Mme. BELMONT.

Oh ! un ami de la maison, le vieux gouverneur du château.

BLINVAL.

Le gouverneur !

Mme. BELMONT.

Il vient de me faire dire qu'il viendroit souper avec nous sans façon. Il desire faire connoissance avec un militaire de votre mérite.

BLINVAL.

Comment ! le gouverneur ? quel contre-tems !

Mme. BELMONT *à sa fille.*

Cours donner des ordres, et fais en sorte que le souper soit digne de nos convives.

(*Pendant cette petite scène, Rosine regarde Blinval avec attention. Sa mère est obligée, par un geste, de lui réitérer son ordre. Elle sort, en regardant toujours le jeune militaire.*

ROSINE.

Oh ! c'est étonnant : comme il lui ressemble !

(*Elle sort.*)

SCENE XI.

BLINVAL, Mme. BELMONT.

Mme. BELMONT.

N'êtes-vous pas ravi de voir que dès le premier jour de votre arrivée ?...

BLINVAL.

Oh! certainement; on me fait beaucoup d'honneur; mais dans ce moment, je suis tellement fatigué... Vous sentez qu'après mon aventure... après avoir tenu tête à vingt brigands, on a besoin de repos.

Mme. BELMONT.

Nous nous mettrons de bonne heure à table. Vous devez avoir de l'appétit ?

BLINVAL *patelinant.*

Tenez, j'aurois desiré souper seul avec vous; là, en famille. Aux termes où nous en sommes, sur le point d'être unis... un tiers gêne toujours. On ne peut pas se dire de ces choses...

Mme. BELMONT *riant.*

Oh! nous aurons le tems de nous voir en tête-à-tête.

BLINVAL.

Il n'importe. Si nous voulons parler d'affaires... du procès... et puis... de notre métairie.

Mme. BELMONT.

Oh! vous savez bien que votre tête affoiblie me défend...

BLINVAL.

Ahi!

Mme. BELMONT.

Puisque ce souper vous déplaît tant, je vais écrire... Mais il n'est plus tems, car le voici.

BLINVAL *à part.*

Tenons-nous ferme; le gouverneur me connoît à peine: de la hardiesse et je me tire d'affaire.

(*Il se détourne et feint de lire des papiers.*)

SCENE XII.

LE GOUVERNEUR, LES PRÉCÉDENS.

LE GOUVERNEUR *en habit bleu galonné, culotte noire, bas blancs, perruque blanche.*

Salut à l'aimable voisine.

Mme. BELMONT.

Je ne vous attendois pas d'aussi bonne heure.

BLINVAL, *à part.*

Recueillons-nous pour soutenir le choc.

LE GOUVERNEUR *à Mdme Belmont.*

Si j'étois le maître, je rendrois notre voisinage plus commode; j'aurois bientôt détruit la barrière qui nous sépare, et je ne serois pas obligé de faire un long détour. Mais la sûreté du château exige... Dites-moi, ma voisine, est-ce là monsieur Murville?

Mme. BELMONT.

C'est lui-même.

LE GOUVERNEUR.

Voulez-vous me présenter à lui? Il sera charmé de voir un vieux militaire qui a bien servi la patrie, et qui jouit gaiement des souvenirs de sa jeunesse.

Mme. BELMONT.

Mon cousin, voilà monsieur le gouverneur...

BLINVAL.

Ah! pardon, j'étois distrait...

LE GOUVERNEUR.

C'est moi qui vous dérange et je suis fâché... (*Il passe du côté de Murville en le saluant; il se relève, le fixe et s'arrête étonné.* Mais... ah!... je.... c'est singulier.... C'est là monsieur de Murville?

Mme. BELMONT.

Sans doute.

LE GOUVERNEUR.

Ah! mon dieu! je n'en reviens pas.

BLINVAL, *à part.*

Voilà le moment critique.

LE GOUVERNEUR, *à part.*

Oh! si je n'étois pas sûr que je le tiens sous la clé.

BLINVAL.

Par quelle raison M., me fixez-vous de la sorte?

Mme. BELMONT.

En effet, gouverneur, je suis étonnée...

LE GOUVERNEUR.

Pardonnez-moi, ma chère voisine, mais c'est que monsieur me rappelle les traits d'un officier, que j'ai peu vu à la vérité, mais me les rappellent tellement... Ah! ah! ah! Qui ne s'y tromperoit pas? ah! ah! ah!

BLINVAL.

Et cet officier?...

LE GOUVERNEUR *d'un ton sérieux.*

Est, au moment où je vous parle, entre quatre gros murs, là... à deux pas de nous, dans la grande tour. Oh! si celui-là s'évade jamais, je lui pardonne de bon cœur.

BLINVAL, *à part*,

Je me souviendrai de la promesse.

Mme. BELMONT.

Vous le traitez donc bien sévèrement ?

LE GOUVERNEUR.

Mes ordres l'exigent. Mais, au reste, je tâche d'adoucir sa situation, j'obéis ponctuellement ; mais comme on ne m'a jamais défendu d'être humain, je m'acquitte de ce devoir autant que je le puis, c'est le beau côté de mon emploi.

Mme. BELMONT.

Et quel est le nom de votre prisonnier ?

LE GOUVERNEUR.

Elinval. Un jeune militaire, à peu près de l'âge de monsieur.

BLINVAL.

Blinval ! je le connois ; nous servons dans le même corps.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien ! n'est-il pas vrai que vous vous ressemblez ?

BLINVAL.

Oh ! beaucoup. Au régiment, on nous prenoit toujours pour les deux frères.

LE GOUVERNEUR.

Je le crois. Cependant vous êtes mieux ; vous avez l'air plus raisonnable, vous ; l'autre au contraire est un étourdi, je le crois même un peu fat.

BLINVAL.

Ah ! vous croyez...

LE GOUVERNEUR.

Ne parlons pas de cela. Je ne dois pas en dire de mal. Il est malheureux, il le sera peut-être un jour davantage.

BLINVAL.

Quoi ! vous pensez que son affaire...

LE GOUVERNEUR.

Cela ne s'arrangera pas...

Mme. BELMONT.

Tant pis !

BLINVAL.

Oh ! tant pis en effet, car j'ai pour lui beaucoup d'attachement.

LE GOUVERNEUR.

Parbleu ! puisque vous êtes son ami, il me vient une idée qui vous fera plaisir, ainsi qu'à lui.

Mme. BELMONT.

Quoi donc ?

LE GOUVERNEUR.

Il faudra me garder le secret, car je risque de me compromettre par ce que je veux faire.

BLINVAL.

Quel est votre projet ?

LE GOUVERNEUR.

De vous faire souper ce soir même avec votre ami Blinval : hein !...

BLINVAL.

Moi !

Mme. BELMONT.

L'idée est bonne et je vous en remercie pour mon cousin.

BLINVAL.

Quoi ! vous voulez ?...

LE GOUVERNEUR, *lui prenant la main.*

C'est une preuve d'estime que je veux vous donner.

BLINVAL, *embarrassé.*

Vous êtes bien bon. — (*à part.*) Quel embarras ! mais il m'est impossible de voir ce Blinval dont vous parlez ; nous avons eu ensemble une querelle violente...

LE GOUVERNEUR.

Bah ! pour quelque amourette, je gage ? Je raccommoderai tout cela.

BLINVAL.

Non, monsieur, il m'est impossible..

LE GOUVERNEUR.

Oh ! vous avez beau dire ; d'ailleurs je serai bien aise de voir si cette ressemblance est aussi parfaite que je le soupçonne. Allons, vous le verrez, c'est une chose décidée.

BLINVAL.

Non, je ne consentirai jamais.

LE GOUVERNEUR.

Faut-il pour une bagatelle ;
Dans Blinval voir un ennemi :
Médiateur de la querelle.
Je prétends vous rendre un ami.

BLINVAL.

Non, c'est un fat, un étourdi,
Je ne veux point le voir ici.

LE GOUVERNEUR.

Comme vous, tantôt je l'ai dit :
Oui, c'est un fat, un étourdi ;
Mais vous allez, grace à mon zèle,
Tous deux vous embrasser ici.
(*A Mme. Belmont.*)
Qu'en dites-vous, ma voisine,
Mon projet n'est-il pas bon !

BLINVAL.

Non, non, non, non.

LE GOUVERNEUR.

Je vois que monsieur bading,
Mais bientôt j'aurai raison.

Allons, je vais de ce pas
Chercher notre militaire.

(*A Blinval qui veut le retenir.*)

Oh ! ne me retenez pas,
Je veux terminer l'affaire ;
Laissez, laissez-moi donc faire.

BLINVAL.

Ah ! bon dieu ! quel embarras !

LE GOUVERNEUR *à Mme. Belmont.*

C'est une bonne aventure,
Ce souper sera plaisant ;
Oh ! je ris de la figure
Qu'ils vont faire en se voyant.

BLINVAL.

J'enrage de la figure
Que je fais dans cet instant.

LE GOUVERNEUR, *sortant.*

Adieu : je vous rejoins dans six minutes.

BLINVAL.

Non, je ne souffrirai pas....

SCENE XIII.

Mme. BELMONT, BLINVAL.

Mme. BELMONT.

Il est déjà bien loin.

BLINVAL, *à part.*

Je n'ai qu'un seul parti à prendre, retournons à ma prison.

Mme. BELMONT.

Cela fera bien plaisir à cet infortuné Blinval...

BLINVAL, *avec une colère feinte.*

Blinval ! Ne m'en parlez pas : son nom seul me met en colère ; mais comme je ne puis l'empêcher de venir chez vous, je sais ce qu'il me reste à faire, je me retire.

Mme. BELMONT.

Quoi ! vous voulez nous fuir ?

BLINVAL.

Madame, ne me retenez pas, je suis dans une fureur. (*à part.*) Eh ! vîte par le souterrain. Il arriveroit quelque sanglante catastrophe ; le plus prudent est d'aller me coucher. Je vous souhaite bien le bon soir.

(*Il prend un flambeau ; il entre vivement dans sa chambre où il s'enferme.*)

SCENE XIV.

Mme. BELMONT *seule.*

Quel emportement! quels éclats indécens! Je croyois trouver dans monsieur de Murville plus de complaisance, plus de politesse. Ne pas savoir se prêter à une intention louable, me répondre avec colère, sortir brusquement! Ah! mon cousin, ce n'est pas là ce que m'annonçoient vos lettres; que votre conduite est différente de votre style! mais je ne suis pas encore votre épouse. Si l'intérêt de ma fille, le desir de voir finir un procès éternel, m'ont fait consentir à vous donner la main, ce ne sera qu'autant que j'aurai l'espoir de trouver le bonheur dans une telle union.

SCENE XV.

ROSINE, Mme. BELMONT.

ROSINE.

Te voilà bien seule, maman; qu'as-tu donc fait de ta compagnie?

Mme. BELMONT.

Monsieur Murville s'est retiré dans son appartement.

ROSINE.

Il est donc indisposé... Ah! tant pis!

Mme. BELMONT.

Non. il se porte bien, mais il a trouvé plus commode d'aller se coucher.

ROSINE.

Mais cela n'est pas trop galant pour un homme qui desire être ton époux.

Mme. BELMONT.

Il ne l'est pas encore...

ROSINE.

Ainsi tous mes préparatifs pour le souper sont inutiles?

Mme. BELMONT.

Une autre personne le remplace. Le gouverneur a cru trouver de la ressemblance entre monsieur Murville et l'un des prisonniers, et il a conçu l'idée bizarre de les réunir.

ROSINE *vivement.*

Quoi! ce prisonnier que.... Oh! ils se ressemblent vraiment, c'est à s'y méprendre.

Mme. BELMONT.

Et comment sais-tu qu'ils se ressemblent?

ROSINE *embarrassée*

Oh! c'est que..., j'ai entendu dire ... Ah! tenez, maman, je vais vous avouer tout; car aussi bien je ne peux pas mentir.

Mme. BELMONT.

D'où connois-tu donc ce militaire?

ROSINE.

Tous les jours, je le vois de la fenêtre du petit escalier; là je l'entends aussi chanter. Ses romances expriment ses peines; il regrette sa liberté, il se plaint que tout l'abandonne dans la nature; et moi, par compassion, je l'abandonne le moins que je puis.

Mme. BELMONT.

Ta naïveté me touche; loin de te blâmer de ta pitié en faveur d'un infortuné, je t'en sais gré; mais il faut qu'elle ait des bornes. Plaindre ce jeune homme est ton devoir; l'aimer seroit une imprudence.

ROSINE *vivement*

Oh! je ne l'aime pas, maman; (*tendrement*) mais je le plains beaucoup.

ROMANCE.

Lorsque dans une tour obscure,
Ce jeune homme est dans la douleur;
Mon cœur guidé par la nature,
Doit compatir à son malheur.
Si j'entends sa plainte touchante,
Je reste triste tout le jour,

(*La mère fait un mouvement.*)

Maman, ne sois pas mécontente;
La pitié n'est pas de l'amour.

Quand à la fenêtre discrète,
J'écoute ses plaintifs accens,
D'intérêt ma bouche est muette;
Je crois toujours que je l'entends.
Je resterois là quand il chante
Toute la nuit et tout le jour.
Maman, ne sois pas mécontente;
La pitié n'est pas de l'amour.

Un jour, sa romance étoit tendre,
Elle enchanta tous mes esprits.
Je ne cherchai point à l'apprendre.
Et sans le vouloir, je l'appris.
Depuis ce tems-là, je la chante,
Je le répète nuit et jour.

Mme. BELMONT, *en hochant la tête.*

Nuit et jour!

Maman, ne sois pas mécontente;
La pitié n'est pas de l'amour.

SCENE XVI.

LE GOUVERVEUR, BLINVAL, LES PRÉDÉDENS,

BLINVAL *en entrant.* — (*Il a l'uniforme d'officier de chasseurs; il est sans épée.*)

Je suis encore tout étourdi de ma prison!

ROSINE.

C'est lui-même!

Mme. BELMONT.

Oh! il ressemble vraiment....

ROSINE.

Je vous l'avois bien dit.

LE GOUVERNEUR.

Ma chère voisine, je vous présente un vertueux cénobite, qui a renoncé au moins pour quelque tems aux vanités de ce monde.

Mme. BELMONT.

Il auroit pu choisir un hermitage plus agréable.

BLINVAL *pendant toute cette scène a un ton doux et sensible.*

C'est sous les auspices de mon gouverneur, que j'ose prendre la liberté de me présenter à vos yeux.

LE GOUVERNEUR.

Finissons tous ces complimens. Profitez du bon tems, jeune homme; oubliez pour un moment vos chagrins et ne songez qu'à rire.

BLINVAL.

On a bientôt oublié ses peines à la vue d'aussi doux objets!

ROSINE.

N'est-il pas vrai, maman, qu'il est aimable?

LE GOUVERNEUR.

Mais je ne vois point monsieur Murvillle! se refuse-t-il encore à revoir son ami?

BLINVAL.

J'espère qu'une querelle de jeunesse ne me fera point perdre son amitié.

LE GOUVERNEUR.

Fi donc! tous les jours parmi les militaires, il s'élève de ces petites divisions, mais ils se raccemmodent le verre à la main; nous ferons de même. Si vous avez tort, il vous grondera, nous vous gronderons, vous l'embrasserez et tout s'arrangera.

Mme. BELMONT.

Je crains bien que vous ne puissiez pas réussir dans votre entreprise.

LE GOUVERNEUR.

Pourquoi donc ?

Mme. BELMONT.

Il refuse absolument de se trouver avec monsieur.

BLINVAL.

(*avec l'expression feinte d'une grande douleur.*)

Ah ! bon dieu !

Mme. BELMONT.

J'ai voulu vainement calmer ses transports ; il s'est retiré furieux dans son appartement, il s'y est même renfermé.

ROSINE.

Oh ! notre cher cousin ne me paroît pas avoir un trop bon caractère.

BLINVAL.

Que vous m'affligez ! j'espérois que le tems, mon infortune, le respect qu'on doit à de pareils médiateurs, auroient pu calmer sa répugnance à me voir. Ah ! s'il est vrai que j'aie quelques torts envers lui, je suis prêt à les expier par les excuses les plus sincères et l'aveu même de mes fautes.

ROSINE, *à part.*

Bon ! jeune homme ! il m'attendrit. (*Haut : étourdiment d'abord, ensuite d'une voix timide.*) Mon dieu ! Monsieur, que vous devez vous ennuyer dans cette vilaine tour !

BLINVAL *la fixant avec tendresse.*

Ma captivité me paroît quelquefois supportable ; il est des momens où l'imagination m'offre des objets si agréables.

ROSINE, *à part.*

C'est moi qui suis l'objet agréable.

LE GOUVERNEUR *à Mme. Belmont.*

Et vous dites qu'il s'est retiré dans son appartement ? cela me contrarie, je ne le cache pas... J'aurois voulu juger du plus ou du moins de ressemblance.

Mme. BELMONT *souriant.*

Oh ! monsieur me paroît beaucoup plus jeune.

ROSINE.

Il a la voix bien plus douce.

LE GOUVERNEUR.

Et il est plus grand au moins d'un bon pouce ; mais il nous seroit si facile de décider la chose ! Indiquez-moi son appartement, et je vais...

Mme. BELMONT.

Voilà la porte.

LE GOUVERNEUR.

Blinval, secondez-moi ; assiégeons-le. Morbleu ! nous le forcerons peut-être à la capitulation.

QUATUOR.

LE GOUVERNEUR.

Frappons! oui frappons à sa porte.
Répondez-nous, répondez-nous.

ROSINE, LE GOUVERNEUR, Mme. BELMONT.

Enfin il faudra bien qu'il sorte,
S'il ne veut pas nous fâcher tous.

BLINVAL.

Moi, je doute beaucoup qu'il sorte;
Là-dessus, j'en sais plus que vous.

LE GOUVERNEUR, Mme. BELMONT.

Ah! monsieur, parlez-lui, de grace,
Avouez vos torts envers lui;
Alors il faudra, quoi qu'il fasse,
Qu'il vous les pardonne aujourd'hui.

BLINVAL.

Vous le voulez, je veux vous plaire.
Vous verrez qu'il me dira *non*.
Murville est un bon caractère
Qui veut toujours avoir raison.

LE GOUVERNEUR, ROSINE, Mme. BELMONT.

Mais voyez ce bon caractère
Qui veut toujours avoir raison.

BLINVAL *auprès de la porte.*

Ah! ne sois point inexorable,
Blinval implore son ami. —
Si je fus un instant coupable,
Dois-je en être toujours puni?

TOUS.

S'il ne fut qu'un instant coupable,
Doit-il être toujours puni?

BLINVAL *à part.*

Le tout est vraiment admirable;
Mais comment finira ceci?

LE GOUVERNEUR.

Amis, il faut faire silence;
J'entends, je crois, qu'il nous répond.

TOUS.

Silence! on croit qu'il nous répond.

BLINVAL *à part.*

On s'imagine qu'il répond.

TOUS.

Silence!

(*Après un instant de grand silence.*)

BLINVAL.

O ciel! il a dit non.

LE GOUVERNEUR.

Quoi ! vous croyez qu'il a dit *non* ?

Mme. BELMONT.

Quoi ! vous croyez qu'il a dit *non* ?

ROSINE.

Je n'ai point entendu le *non*.

BLINVAL.

Oh ! renoncez à sa clémence,
Je suis certain qu'il a dit non.

LE GOUVERNEUR.

C'est-là ce Murville aimable
Que l'on m'avoit tant vanté !
Par ma foi ! qu'il aille au diable !
Laissons-là cet entêté.

BLINVAL.

Oh ! Murville est fort aimable,
Vous en seriez enchanté ;
Vraiment c'est un très-bon diable,
Quand il n'est pas entêté.

Mme. BELMONT.

Voilà ce Murville aimable
Que l'on m'avoit tant vanté ;
Oh ! je deviendrois coupable
D'épouser un entêté.

ROSINE.

Voilà ce Murville aimable
Que l'on nous avoit vanté ;
Ma mère seroit coupable
D'épouser un entêté.

SCENE XVII.

UN CAPORAL, LES PRÉCÉDENS.

LE CAPORAL.

Commandant, un étranger desire vous parler. Il est porteur d'ordres relatifs au prisonnier Blinval.

LE GOUVERNEUR.

Ah ! diable ! ceci devient sérieux. Il faut que vous retourniez sur-le-champ à votre prison. Il seroit imprudent à moi...

BLINVAL.

Que je suis malheureux ! il faut donc renoncer déjà au plaisir de vous voir ?

ROSINE.

Moi, je suis désolée de ce contre-tems.

BLINVAL *vivement.*

Seroit-il vrai ?

LE GOUVERNEUR.

Allons, mon ami, dites adieu à ces dames, et suivez le caporal.

Mme. BELMONT.

Nous espérons de la bonté du gouverneur le plaisir de vous revoir bientôt.

LE GOUVERNEUR *au caporal.*

Remettez le prisonnier à l'endroit où je l'ai pris. Je ne vais pas tarder à vous suivre.

BLINVAL.

Adieu, mesdames.

ROSINE *en soupirant.*

Adieu.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS HORS BLINVAL.

LE GOUVERNEUR.

Mauvaise affaire! mauvaise affaire!

Mme. BELMONT.

Quoi! vous croyez que ces paquets vous annoncent quelque chose de fâcheux pour ce jeune homme?

ROSINE.

Maman, j'en serois inconsolable!

LE GOUVERNEUR.

Ah! il a fait une grande étourderie : il a manqué à la subordination. C'est mal! C'est mal! Ces diables de jeunes gens ont des têtes . ils croient, parce qu'ils sont très-braves qu'ils ont toutes les vertus militaires. Moi, j'ai servi trente-quatre ans, et morbleu! je défierois qu'on eût une pareille faute à me reprocher. Qui obéit bien, commande bien : aussi vous n'avez qu'à voir comme tout marche dans le château; ah! ah!

SCENE XIX.

UN DOMESTIQUE, LES PRÉCÉDENS.

LE DOMESTIQUE.

Quelqu'un demande à parler à monsieur le gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Allons, affaire sur affaire! je n'ai pas un moment à moi.

Mme. BELMONT.

C'est sans doute l'étranger du château; ne le faites pas attendre plus long-tems; qu'on le fasse entrer. En nous retirant, nous vous laisserons la liberté de vous entretenir avec lui.

ROSINE, *à part.*

Moi, cela m'inquiète trop ; il faut que je les écoute, et que je sache au moins le sort de mon prisonnier.

(Elle se cache et écoute.).

SCENE XX.

MURVILLE, LE GOUVERNEUR, ROSINE *cachée*

MURVILLE *en surtout d'officier, même uniforme que Blinval.*

Je vous demande pardon, monsieur le gouverneur, si je vous poursuis jusques dans cette maison ; mais apprenant le nom de la personne chez qui vous étiez, je n'ai pas cru être indiscret en venant vous y trouver.

LE GOUVERNEUR.

De quoi s'agit-il, Monsieur ?

MURVILLE.

De me remettre un de vos prisonniers. Je vous apporte l'ordre qui le met en liberté.

LE GOUVERNEUR.

Soyez le bien venu. On ne me fait jamais plus de plaisir qu'en venant avec de pareils ordres. Oui, ventrebleu, je suis content quand je peux dire à quelqu'un de mes malheureux pensionnaires : Allons ! vive la joie, mon ami ! Bon voyage ! Souvenez-vous de moi, mais ne me revenez pas,

MURVILLE.

Je suis impatient de me procurer le même plaisir, et si vous voulez, nous irons de suite....

LE GOUVERNEUR.

Volontiers. Mais d'abord, voyons l'ordre.

MURVILLE.

Il est en bonne forme.

LE GOUVERNEUR. *lisant.*

Blinval ! ah que je vous embrasse, monsieur ! vous êtes un bien digne homme ! si vous saviez le plaisir que vous me faites...

ROSINE *sortant de sa cachette, courant et sautant de joie.*

Blinval ! Ah ! que je suis contente !

MURVILLE *se retournant au cri de Rosine.*

Qu'est-ce donc ? Cette jeune personne est..... Sans doute..... Partons vîte ; nous reviendrons dans cette maison qui ne me sera pas long-tems étrangère. Mais avant de penser à moi, mon devoir, devoir sacré pour mon cœur, est d'essuyer les pleurs de mon ami, et de le rendre au bonheur.

LE GOUVERNEUR.

Nous n'avons pas de tems à perdre ; il est précieux quand il s'agit de rendre un homme à la liberté.

(Ils sortent tous les deux.)

SCENE XXI.

ROSINE, MAD. BELMONT.

ROSINE.

MAMAN ! maman !

Mme. BELMONT, *entrant.*

Quoi donc ! qu'est-il arrivé ?

ROSINE.

Un étranger est venu. Oh ! l'honnête homme ! la probité est peinte sur sa figure. Il a parlé au gouverneur, il lui a remis des paquets... avec des papiers, et puis un ordre.... Ensuite l'étranger a parlé de son amitié, de la maison ; enfin, le fait est que je suis dans le ravissement de tout ce que j'ai entendu.

Mme. BELMONT.

Et moi, je ne t'entends point.

ROSINE.

Je parle assez clairement pourtant. Ils sont maintenant à le chercher.

Mme. BELMONT.

Le chercher ! qui donc ?

ROSINE

Le prisonnier qui chante de si jolies romances, monsieur Blinval !

Mme. BELMONT.

Tu me fais plaisir de m'apprendre cette heureuse nouvelle.

ROSINE, *voyant le prétendu Murville qui ouvre doucement la porte.*

Oh ! le voilà ce mauvais caractère, il ne lui convient plus de bouder.

SCENE XXII.

BLINVAL, LES PRÉCÉDENS.

BLINVAL, *en redingotte brune et les cheveux dans le même état qu'à sa première entrée.*

Eh bien ! cet intéressant Blinval est-il encore dans sa maison ? dites-moi, mesdames, et je m'enfuis. Oh ! je ne veux rien déranger.

ROSINE, *avec humeur.*

Il doit vous faire fuir ! Oui, monsieur, il y est encore.

Mme. BELMONT.

Je suis vraiment étonnée, mon cousin, de la manière dont vous agissez avec nous ; je croyois mériter plus d'égards.

BLINVAL.

Ne me grondez pas ; je vous jure que dans ce moment-là, je ne pouvois pas agir autrement.

ROSINE.

Voilà une excellente excuse.

BLINVAL.

Vous m'en voulez aussi, ma petite cousine ?

ROSINE.

Oh ! beaucoup, mon grand cousin.

Mme. BELMONT.

Le gouverneur a été très-piqué de votre départ subit ; cela annonçoit un mépris...

BLINVAL.

Nous nous reverrons.

Mme. BELMONT.

Il a vainement heurté à votre porte, vous n'avez pas seulement daigné lui répondre.

BLINVAL.

J'ai répondu comme je l'ai dû.

Mme. BELMONT.

Oui, par un *non* très-sec.

ROSINE.

Et ce monsieur Blinval qui avoit la bonté de vous appeler son ami, de vous demander pardon... fi ! il faut n'avoir pas de sensibilité pour avoir pu lui résister.

BLINVAL, *à part.*

Son dépit me charme !

Mme. BELMONT.

Le gouverneur étoit d'autant plus fâché de votre départ, qu'il s'étoit fait un plaisir de votre ressemblance avec son prisonnier.

ROSINE, *d'un ton très-piqué.*

De la ressemblance ! oh ! il y en a bien peu entre vous deux. Il suffit de vous voir un seul instant chacun, pour trouver une très-grande différence.

BLINVAL, *riant.*

Une très-grande différence !

ROSINE.

Sans doute, et ce n'est pas moi toujours qui prendrai l'un pour l'autre, je vous en avertis.

BLINVAL.

Je vois que Blinval a su captiver votre estime ?

ROSINE, *avec vivacité.*

Oui, monsieur, je l'estime beaucoup ; maman l'estime, le gouverneur l'estime, nous l'estimons tous.

BLINVAL.

Vous croyez me faire beaucoup de peine en me montrant tout l'intérêt que vous prenez à lui ?

ROSINE.

Il le mérite. Il est doux, honnête, sensible, et sur-tout il n'est point rancuneux, boudeur...

Mme. BELMONT.

Rosine, le dépit vous emporte....

BLINVAL.

Oh ! laissez-la dire, je vous en prie.

Mme. BELMONT.

Aussi, c'est votre faute. Maintenant que vous voilà de sang-froid, vous avouerez...

BLINVAL.

Je n'avouerai rien. Je peux avoir tort, mais je ne me trouverai jamais avec ce Blinval ; c'est un homme que je ne peux pas voir ; qu'il m'est impossible d'envisager.

Mme. BELMONT.

Vous le haïssez donc bien ?

BLINVAL.

Au point que s'il se présente jamais devant moi, je ne puis vous promettre, sans crainte d'être taxé de suffisance, que je le ferai sauter par les fenêtres.

ROSINE.

Vous ! oh ! il ne vous craint pas ; vous dites tout cela, parce que vous savez bien qu'il est en prison : s'il arrivoit, vous changeriez de ton.

BLINVAL.

Oui, mais il n'arrivera pas.

ROSINE.

C'est ce qui vous trompe, monsieur ; il viendra ce soir même souper avec nous, car il a sa liberté

BLNIVAL, *hors de lui même.*

Comment ? que dites-vous ? est-il possible ?

ROSINE.

(*Blinval court dans l'appartement et saute de joie.*)

Oui, dussiez-vous en enrager, il a sa liberté.

FINAL.

BLINVAL.

Quoi! Blinval a sa liberté?
Ah! ne trompez pas mon attente.

ROSINE, MME. BELMONT

Oui, Blinval a sa liberté,
De quel trouble il est agité!

BLINVAL.

Oh! cette nouvelle m'enchante!
De plaisir j'en perds la raison.

ROSINE, MME. BELMONT.

Auroit-il perdu la raison!

BLINVAL, *à Rosine.*

Pardonnez, fille trop aimable,
En vous aimant je suis coupable,
De vous j'implore mon pardon.

ROSINE.

Que dit donc mon futur beau-père?
Quoi! c'est à moi qu'il prétend plaire!
Mais il a perdu la raison.

MME. BELMONT.

C'est à ma fille qu'il veut plaire;
Lui, qui dut être son beau-père;
Mais il a perdu la raison.

BLINVAL.

Pour obtenir cette fille chérie,
Je dois embrasser vos genoux;
Je suis malheureux pour la vie,
Si je ne l'obtiens pas de vous.

ROSINE, MME. BELMONT.

Oh! vraiment, c'est une folie,
Murville veut être mon époux.
son

BLINVAL.

Oui, je veux être votre époux.

SCENE XXIII.

LE GOUVERNEUR, MURVILLE, LE CAPORAL, *avec un flambeau* ; LES PRÉCÉDENS.

(*Ils arrivent par la porte de Blinval.*)

LE GOUVERNEUR, MURVILLE.

Les voilà tous ; oh ! la bonne aventure ;
Ne dérangeons point ces amans.

MME. BELMONT, ROSINE,

A rester dans cette posture,
Monsieur, vous perdez votre tems.

MURVILLE ET LE GOUVERNEUR *paroissant.*

Notre arrivée est incivile,
Je ne devrois pas être ici.

BLINVAL *sautant au cou de Murville.*

O ciel ! que vois-je ; c'est Murville !
O mon ami ! mon cher ami !

ROSINE MME. BELMONT.

O ciel ! quoi ! vous êtes Murville !

MURVILLE.

Oui, mesdames, je suis Murville.

LE GOUVERNEUR.

Oui, mesdame, voilà Murville.

ROSINE, MME. BELMONT.

Mais, monsieur, qui donc êtes-vous ?

LE GOUVERNEUR, MURVILLE.

Blinval.

BLINVAL.

J'embrasse vos genoux.

ROSINE, MME. BELMONT.

Mais quel est donc ce mystère ?
Je n'y comprends rien du tout.

LE GOUVERNEUR, MURVILLE.

Bientôt vous saurez l'affaire ;
Nous autres, nous savons tout :
Oui, Germain nous a dit tout.

LE GOUVERNEUR.

Par une secrète issue,
Blinval, ce rusé fripon,
Pénètre en votre maison,
Et de Murville prend le nom.

ROSINE, MME. BELMONT.

Par une secrète issue,
Il venoit dans ma la maison.

LE GOUVERNEUR, MURVILLE.

Nous, par la même avenue,
Nous venons de sa prison ;
Vraiment le tour est fort bon.

ROSINE.

Vraiment le tour est fort bon.

Mme. BELMONT.

Non, ce tour n'est pas très-bon.

BLINVAL *à Murville.*

Hélas ! priez votre cousine
De ne pas s'armer de rigueur.
J'adore la belle Rosine :
L'amour seul causa mon erreur.

MURVILLE, LE GOUVERNEUR.

Il adore votre Rosine :
L'amour seul causa son erreur.

ROSINE.

L'amour seul causa son erreur.

MURVILLE.

Blinval m'a sauvé la vie :
Ma cousine, je vous supplie
De faire sa félicité.
Que le même destin nous lie :
Qu'il doive à notre bonté
Sa Rosine et sa liberté.

BLINVAL.

Que le même destin nous lie :
Que je doive à votre bonté
Ma Rosine et ma liberté.

LE GOUVERNEUR.

Que le même destin vous lie,
Et qu'il doive à votre bonté
Sa Rosine et sa liberté.

Mme. BELMONT.

Si ma Rosine lui sut plaire,
Il en fut payé de retour.
Ah ! seule, puis-je être contraire
A son bonheur, à son amour ?

BLINVAL.

Si Rosine me sut plaire,
Je fus bien payé de retour ;
Et j'obtiens de sa mère ;
Oh ! pour moi, c'est le plus beau jour.

LE GOUVERNEUR, MURVILLE.

Si sa Rosine lui sut plaire,
Il est heureux dans son amour.

Il obtient l'aveu de sa mère :
Pour un amant, c'est un beau jour.

ROSINE.

Au prisonnier si je sûs plaire ;
Il en fut payé de retour,
Puisqu'aujourd'hui ma tendre mère
N'est point contraire à notre amour.

TOUS

Qu'une chaîne fortunée
Accomplisse tous vos / nos vœux ;
Et que ce double hymenée
Fasse aujourd'hui quatre heureux.

FIN.